

# La longue cuiller

Ti-Jean était de ces vauriens qui se goinfrent à toutes les tables. Les fées, les démons, les archanges, les quatre filles de Satan étaient de ses fréquentations. Bref, il était partout chez lui. Il se trouva donc, un beau jour, en vacances dans l'Au-Delà, invité par Saint Barnabé, un vieil ami de la famille. Le Bienheureux lui proposa (il voulait lui faire plaisir) quelques visites culturelles au musée de l'art de mourir, au palais du roi des fantômes, au zoo des bêtes à bon Dieu et autres hauts lieux du pays ordinairement fréquentés par les touristes trépassés. Ti-Jean consulta les brochures que lui vantait le saint patron, puis il fit la moue et lui dit :

— Tout cela est intéressant, mais des parcs et des monuments, nous en avons chez les vivants à ne plus savoir où les mettre. En revanche, nous ne connaissons, dans nos royaumes rationnels, que des paradis minuscules et de ridicules enfers. J'aimerais visiter les vrais.

— Rien de plus simple, mon garçon, lui répondit l'auréolé.

Les voilà donc, au seuil discret d'un de ces restaurants de luxe où l'on ne parle qu'à mi-voix. Deux laquais devant eux se courbent, les débarrassent prestement de leur manteau, de leur chapeau.

— Au sous-sol, messieurs, ou à l'étage ?

— Au sous-sol, dit saint Barnabé.

Rectification de cravate, clin d'œil à Ti-Jean ébahi.

— Mieux vaut commencer par l'enfer. Après toi, attention aux marches.

Ils descendent, prudents, et que découvrent-ils ? Un rêve de salle à manger aux quatre murs indiscernables, une table unique mais longue, si longue qu'elle se perd au loin, dans les brumes de l'infini. Sur cette table, des soupières parfumées comme des jardins, des monceaux de langouste roses, des plateaux de riz safrané, de la viande aux épices rares, des desserts à la chantilly, bref, un festin de rois gourmands. Mille convives se font face, chacun armé d'une cuiller au manche plus long que le bras. Chacun l'emplit, mais comment faire pour la retourner proprement vers la bouche tordue, béante ? On râle, on peste, on tend le cou, on en tombe sur le parquet, on se barbouille le plastron, on meurt de faim dans l'abondance.

— Ils sont stupides, dit Ti-Jean.

— Non, damnés, répond Barnabé. Inutile de s'attarder. Allons, suis-moi, viens à l'étage.

Ils remontent. Rez-de-chaussée, escalier raide, et là, surprise ! Même salle de restaurant, même table aux fonds embrumés, même festin, mêmes convives, même cuillers démesurées. Mais on mange, ici, on savoure, on se purlèche, on rit aussi. Chacun nourrit celui d'en face. Ti-Jean sourit :

— Le paradis ?

— Tout juste, répond Barnabé. J'ai un creux. Allons déjeuner.

**(Tiré du livre : *Le livre des chemins de Henri Gougaud.*)**